

BEOGLU

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

La fête de la Langue

Elle sera célébrée le 26 Septembre

Istanbul, 10 A. A. — Communiqué du Secrétariat général de la commission linguistique :

Ainsi que cela s'est fait l'année dernière, notre illustre leader a bien voulu approuver de célébrer avec éclat le 26 courant la «fête de la langue», suivant le programme ci-après :

1. — Le 26 septembre est le jour où s'est réuni pour la première fois, le Kultay de la langue. Les membres de la commission linguistique ont décidé de fêter cet anniversaire. Comme la question de la langue est en même temps nationale, la fête, à l'instar de l'année dernière, devra être célébrée avec la participation des Halkevi, des organisations de presse et du public.

2. — La commission linguistique a dressera le 26 septembre 1935 un message à tout le pays, à une heure qui sera indiquée ultérieurement. Les radios d'Ankara et d'Istanbul devront être reliées, toutes sera la radio qui le diffusera. Ce message sera écouté dans les Halkevi qui réuniront, à leur siège, les principaux délégués de toutes les organisations linguistiques, d'histoire et de littérature.

3. — Les Halkevi devront, ce jour-là, préparer des réunions au cours desquelles on récitera des vers et on prononcera des discours dans le cadre des directives ci-après :

A. — Autant que possible ces discours devront être écrits et prononcés en turc pur, dans un langage simple et compréhensible.

B. — Les sujets à emprunter seront de nature à relever les propriétés de la culture turque, son ampleur, sa grandeur. On devra marquer à quel point la langue turque est la source de toutes les langues du monde, étant la langue-mère la plus ancienne.

C. — On enverra à la commission linguistique les copies des poésies récitées et des discours prononcés aux Halkevi.

5. — Les réunions prévues dans les Halkevi peuvent être tenues, suivant l'heure à laquelle le message sera diffusé, ou après celui-ci, mais à condition que celui-ci soit aussi écouté.

6. — Dans les endroits où il y a des postes de radio, les réunions des Halkevi seront diffusées.

7. — Tous les journaux paraissant en Turquie devront ce jour-là donner l'éclat voulu à la fête en publiant des articles où ils résumeront le chemin parcouru depuis trois ans dans le domaine linguistique, les résultats à obtenir encore par les travaux futurs. Tous ces articles devront s'inspirer des directives indiquées à l'art. 3.

« Souvenir d'Eskişehir... »

Un rédacteur de l'Uus relate, sur un plateau que venant d'Ankara, à Istanbul, il profita d'une halte du train en gare d'Eskişehir pour y acheter quelques menus objets, vases et autres, qu'il comptait offrir à des amis d'Istanbul en guise de souvenir.

Après m'avoir remercié, écrit notre confrère, M. Nurettin Arfan, l'ami auquel j'ai offert un de ces objets, un porte-cigarettes, se mit à l'examiner minutieusement.

Il est vraiment joli, me dit-il ; il a quelque chose de fin, de délicat. Mais ses ornements ne conviennent guère à un cadeau envoyé par voie d'Ankara.

Et il me tendit en souriant. Je vis, en effet, les mots Yadiğarı Istanbul, inscrits en caractères arabes, sur un fond de filigrane d'argent !

Or, tout indiquait que cette inscription n'était nullement de facture ancienne ; au contraire, elle était toute récente.

Les caractères arabes sont abolis en Turquie depuis 1928 et l'étrange symbole appelé « huura » est tombé en désuétude. Qui donc continue à orner les portefeuilles que l'on achète à Eskişehir, à titre de souvenirs, de symboles et d'inscriptions depuis si longtemps abolis ?

Nous entendons conserver, respecter et protéger, restaurer les œuvres qui sont le patrimoine de l'humanité. C'est un devoir pour tout travailleur et pour tout marchand turc que de veiller et pour tout marchand turc que de veiller sur ces points...

Un accord germano-suisse

Le festival balkanique

La composition des groupes

Nous avons annoncé hier l'arrivée des étudiants roumains participant au festival balkanique et la chaleureuse réception qui leur fut réservée par le comité. Le groupe est dirigé par le Dr. A. Dobruscu et Mme, professeurs de danse.

Il est composé de sept jeunes filles : Mmes J. Cernatescu, V. Petrescu, S. Parmagopol, L. Lupescu, N. Slivici, D. Negulescu, N. Năhoieacu et sept jeunes gens dont : I. David, T. Macin, G. Taréiescu, G. Vasilescu, E. Begu, T. Saghiu, I. Ivanescu et quatre jeunes gens spécialement de musique tzigane : MM. Mitilica, Mosoi, Oneasca, Ioanita.

Tous ces messieurs sont des universitaires et en même temps des professeurs d'éducation physique.

Le comité d'organisation du Festival balkanique, n'ayant pas reçu, jusqu'à présent, aucune nouvelle de participation du groupe albanais, il se peut que ce pays soit représenté par un groupe reçuté sur place. On regretterait vivement son absence au Festival. Les autres groupes participant au Festival seront en notre ville : les Bulgares et les Yougoslaves, vendredi matin, à 10 heures ; le groupe hellénique arrivera le même jour dans l'après-midi, vers les 15 heures à bord de l'Izmir.

La Turquie participera au Festival avec un ensemble d'une centaine de jeunes filles et jeunes gens, choisis parmi les meilleures danseuses et danseuses de nos organisations sportives et culturelles.

L'enquête sur l'accident de train d'Arifiye

L'enquête au sujet des responsabilités encourues à la suite de la collision de trains à Arifiye continue. Il semble jusqu'ici que le principal coupable soit un certain Azmi, qui, étant novice, a perdu tout son sang-froid. En effet, il n'y a pas dans cette gare d'Arifiye et ses changements de voie s'opèrent par des appareils mis à l'électricité et dont Azmi avait le contrôle.

Il s'est trompé et il a donné la voie libre.

Il a été d'ailleurs arrêté et emprisonné à Adapazar. Le rapport de la commission technique d'enquête a été envoyé à la direction générale. On évalue à 100.000 Lts. les dommages subis par l'administration.

Le chef de train Sudi, qui a été blessé et qui est actuellement soigné à l'hôpital, a donné la version suivante de l'accident :

Nous approchions, a-t-il dit, d'Arifiye ; notre train était composé de 36 wagons. Aux abords de la gare, la vitesse du convoi avait été réduite à 15 kilomètres.

Nous devions nous engager sur la troisième voie et tous les signaux indiquaient que nous étions sur la bonne route. Mais l'employé chargé de donner cette voie, se trouvant, nous a donné une autre au moment de franchir l'aliguillage. Le mécanicien n'ayant pas distingué d'autres wagons, à cause des arbres qu'il y avait devant lui, la collision s'est produite et fut très forte. Comme toujours, j'étais à la portière au moment de notre entrée en gare d'Arifiye. J'ai senti tout à coup un grand choc, et le wagon sur lequel je me trouvais s'est relevé ; je ne me souviens plus de ce qui est advenu ensuite. J'ai su que ce wagon avait été mis en pièces et que l'on a pu dégager de dessous les décombres. Depuis 16 ans que j'exerce les fonctions de chef de train, je n'ai jamais été témoin d'un pareil accident.

Après de vives discussions, on manda le général Panayotakos pour lui communiquer qu'il était maintenu à son poste.

Que s'est-il passé lundi à Athènes ?

M. Tsaldaris se rallie ouvertement à la cause monarchiste

Nous avons reproduit, hier, une dépêche de l'Agence Anatolie, qui donnait un résumé succinct des événements de la veille à Athènes. Voici comment ils semblent pouvoir être reconstitués à la faveur des informations complémentaires parvenues de différentes sources :

Dès le retour de M. Tsaldaris,

la question du régime était entrée dans une phase très aigue. Aux journalistes qui lui demandaient si le référendum serait ajourné, le « premier » répondit que c'est au Parlement qu'il appartient de prendre une décision à ce propos.

Un mouvement parmi les officiers

Le bruit ayant couru que les officiers royalistes préparaient un coup d'État pour ramener le roi sans référendum, et que les troupes tenaient des rassemblements, dans leurs baraquements, sur l'initiative de certains commandants de division royalistes, le commandant de la garnison d'Athènes, manda les commandants du 1er et du 34ème régiments d'infanterie, ainsi que celui du régiment d'artillerie de montagne, considérés comme les meneurs du mouvement, et leur retira aussitôt leur commandement. En même temps, la garnison tout entière était alertée. Des émissaires étaient envoyés dans les divers cantonnements pour recommander aux troupes de ne pas prêter l'oreille aux officiers royalistes militants (beau moyen de maintenir la discipline !) et de n'obéir qu'aux ordres du président du conseil. En vue de toute éventualité, le général Panayotakos fit surveiller par la troupe les logements des officiers suspects d'agitation royaliste. Ceci fait, il se présenta au ministre de la guerre pour lui rendre compte de mesures prises.

Où M. Condylis se fâche...

Or, le général Condylis avait eu vent, lui aussi, que quelque chose se tramait. Croyant toutefois qu'il s'agissait d'un mouvement de caractère républicain, il prit des sanctions et retira à certains colonels, réputés libéraux, le commandement de leurs unités. En outre, il réprimera vertement le général Panayotakos, lui reprocha d'avoir outrepassé ses pouvoirs et déclara au général que le régime qu'il recommandait est « la démocratie couronnée ». Il termine par un appel au calme.

Mais voici

une rétractation...

Athènes, 11 A. A. — Dans un message adressé au peuple hellène, M. Tsaldaris exprime son indignation pour les scènes qui se dérouleront lundi. Il déclare que la nervosité de certains milieux est injustifiée.

J'ai toujours affirmé, a-t-il dit, que le référendum aurait lieu. Je ne voulais pas provoquer une agitation en affirmando prématûrement mon opinion, mais je l'ai exprimée hier en déclarant que le régime que je recommandais est « la démocratie couronnée ». Il termine par un appel au calme.

Les ailes turques

Le périple aérien de l'Anatolie

Suivant une dépêche d'Ankara, c'est ce matin que nos escadrilles militaires entreprendront leur périple de l'Anatolie. Le départ aura lieu simultanément à 6 heures des aérodromes d'Ankara, Yesilkoy, Izmir, Antalya, Diyarbakir et Sivas. Le périple complet comprend un parcours de 3.000 kilomètres. Les escadrilles les couvriront une étape quotidienne de 1.000 km. Une seule escale par jour est prévue pour faire le plein d'essence.

Durant ces jours, nos avions prendront des photos des zones qu'ils survoleront et procéderont à des exercices de T. S. F. et à des bombardements simulés.

A Istanbul, le terrain d'exercice de l'école d'artillerie a été aménagé pour servir de cible à ces lancements de bombes simulées qui seront effectués par les escadrilles à leur passage en notre ville. Un jury spécial a été constitué avec mission d'observer les points de chute. Des coupes seront décernées par l'état-major général aux aviateurs qui auront pris les meilleures photos ou auront réussi les meilleurs impacts.

Des essais d'attaque et de défense aux gaz auront lieu aussi très prochainement, dans les principales villes de Turquie.

LE IIIÈME REICH

Le Congrès du parti Nazi à Nürnberg

Nürnberg, 11. — M. Hitler est arrivé ici dans l'après-midi, salué, salué par des ovations. Il s'est rendu à l'Hôtel de Ville où il a été salué par le bourgmestre. Le chef de la presse du Reich, Dr. Dietrich, déclara que le congrès de cette année-ci du parti est appelé « Congrès de la Liberté » parce qu'Adolf Hitler a rendu à l'Allemagne la liberté de ses armes. Le congrès s'est ouvert au coucher du soleil.

Nürnberg, 11 A. A. — Le bourgmestre remit à M. Hitler l'« épée de Charlemagne ». Dans sa réponse à l'allocution du bourgmestre, M. Hitler souligna l'importance de cette arme et exprima la satisfaction que les nouvelles installations créées cette année, pour le congrès soient maintenant à son poste le général Panayotakos, qu'il avait estimé devoir relever de son commandement. M. Panayotakos, et regagna son domicile après un pansement.

La réconciliation

En réalité, tous les incidents de cette journée et de cette nuit tumultueuse semblent se réduire à une série de fausses interprétations et de décisions hâtives, prises de part et d'autre, que la surexcitation générale des esprits suffit à expliquer. Le général Condylis, offensé de ce que le conseil des ministres eut maintenu à son poste le général Panayotakos, qu'il avait estimé devoir relever de son commandement, offrit sa démission. On s'expliqua. Finalement, le communiqué suivant a été publié :

« A cause de certains mouvements, le commandant du premier corps d'armée ordonna des mesures à la suite desquelles le ministre de la Guerre

DIRECT. : Beyoğlu, İstanbul Palace, Impasse Olivo — Tel. 41352

RÉDACTION : Galata, Çınar Sokak, Sen Piyer Han 2 ci kat

Tel. 49266

Pour la publicité s'adresser exclusivement à la Maison

KEMAL SALIH-HOFFER-SAMANON-HOULI

İstanbul, Sirkeci, Asirefendi Cad. Kahraman Zade H. Tel. 20094-95

Directeur - Propriétaire : G. Primi

A Genève, rien de nouveau...

L'œuvre du Comité des Cinq semble vouée à l'insuccès

Sir Samuel Hoare prononcera aujourd'hui un discours énonçant les principes de la politique britannique

Genève, 11 A. A. — Les milieux de vernement français se dessine déjà.

« L'Œuvre » écrit :

« Sir Samuel Hoare convoquera aujourd'hui M. Alois et lui fera une ultime proposition concernant les dernières concessions anglaises. »

Une nouvelle note du Négus

Addis-Ababa, 11. — Le Négus a adressé, hier, une note télégraphique à la S. D. N. pour signaler que de grandes forces militaires italiennes se seraient mises en mouvement vers la frontière de l'Ethiopie. Il croit que les opérations sont à l'heure d'être entamées et conjure la S. D. N. d'intervenir sans retard pour empêcher la guerre.

Cependant, il apparaît que M. Mussolini ne renonce pas à son projet d'occupation militaire de l'Ethiopie. Aussi certains membres du comité doutent si le comité pourrait utilement poursuivre sa tâche.

On affirme que le délégué anglais

aurait proposé au comité de constater l'impuissance où le place l'attitude italienne.

M. Laval aurait insisté, au contraire,

pour que le comité ne précipite pas sa décision avant d'avoir épousé toutes les tentatives de rapprochement.

Déferant à ce désir, le comité s'ajoutera à ce jeudi.

Les perspectives demeurent peu encourageantes.

La séance de ce matin de l'Assemblée de la S. D. N.

Genève, 11 A. A. — Dans un message adressé au peuple hellène, M. Tsaldaris exprime son indignation pour les scènes qui se dérouleront lundi. Il déclare que la nervosité de certains milieux est injustifiée.

« J'ai toujours affirmé, a-t-il dit, que le référendum aurait lieu. Je ne voulais pas provoquer une agitation en affirmando prématûrement mon opinion, mais je l'ai exprimée hier en déclarant que le régime que je recommandais est « la démocratie couronnée ». Il termine par un appel au calme.

London, 11 A. A. — Le délégué général des organisations fascistes

et la presse italienne salutent cet événement avec enthousiasme en soulignant que le Duce a pris ainsi la dernière mesure qui permettra de passer des négociations stériles à l'action. Il a tout préparé en vue de réaliser sa volonté en Afrique ; il connaît l'Italie fasciste à la victoire.

Les opérations peuvent commencer...

Paris, 11. — L'Agence Havas annonce que l'Italie aurait achevé ses derniers préparatifs en Erythrée de façon que rien ne s'opposera plus au déclenchement des opérations.

La situation serait extraordinairement aggravée, affirme-t-on de façon que les hostilités seraient

Pages d'histoire

Comment j'ai coulé des croiseurs anglais et français pendant la Grande Guerre

Pour nous, nous commençons à respirer. Notre confiance en nos armes en était accrue. Notre feu continuait ; tous les projectiles portaient, en plein, au but. Le grand bateau brûlait sous nos yeux. Petit à petit, sa tête, blessée, se penchait vers la mer.

Sous notre feu ininterrompu de 36 minutes, le *Ben my Cree* ne put résister davantage ; il s'enfonça dans la mer par l'avant. L'arrière demeura hors de l'eau, mais complètement calcinée.

Ce terrible tableau nous remplissait d'orgueil autant qu'il nous remplissait sans doute de chagrin, nos collègues anglais et français.

Les deux torpilleurs anglais (*) et le croiseur français, déchirant d'un coup d'étrave le filet disposé à l'entrée du port, firent à toute vitesse, deux d'entre eux vers le nord, l'autre vers le sud. Il était impossible de les prendre tous trois sous notre feu. Je voulus, du moins, régler son compte à l'un des torpilleurs, celui qui fuyait vers le sud. Je concentrai le feu de mes trois pièces contre cette cible. Sur 18 coups lancés dans cette direction, deux atteignirent visiblement le but, y allumant un incendie. Le torpilleur put, à grand peine, doubler la pointe sud de l'île. Il semble qu'il avait été avancé, puisqu'on le vit remorquer vers Rhôdes, de l'autre côté de l'île. Après la guerre, je fis connaissance, à Aydin, où il était de passage, d'un officier qui avait servi à bord de ce torpilleur. Il me confirma l'impression que notre feu avait causé des dégâts aux Anglais, ajoutant que son bâtimant avait été effectivement endommagé et, qu'en outre, près de 200 allées ou embarcations de toute taille avaient été détruites par notre feu dans le port.

Le duel d'artillerie

Le compte des navires de guerre ennemis étant ainsi réglé, il ne nous restait plus qu'à nous en prendre aux canons français à terre. Comme deux lutteurs qui s'affrontent sur le terrain, les deux batteries en présence étaient découvertes. La seule différence était que les deux canons français étaient du calibre de 10,5 et constituaient une batterie fixe derrière d'excellents épaulements bétonnés tandis que nous disposions de canons de montagne plus petits, 7,7 cm./sur roues, dont la puissance de feu était évidemment inférieure... L'engagement prit toute l'allure des duels d'artillerie d'il y a un demi siècle. Il nous suffit cependant de douze coups pour réduire au silence cette batterie qui nous harcelait.

Puis, ce fut le tour de la section de T. S. F. Ce fut aussi chose facile.

Enfin, nous entreprimes la destruction systématique de toutes les embarcations, se trouvant dans le port. Les navires de garde ennemis n'accordaient aucune merci à nos embarcations de ce genre quand ils les rencontraient en mer. Les servants demandèrent le tir à volonté, pour détruire ces cibles.

Je leur accordai, avec le droit de tirer 50 coups par pièce. Les flammes et les fumées s'échappant de ces embarcations s'ajoutèrent à celles de l'épave du *Ben my Cree*. Le soir, à 5 heures, notre tâche était complètement achevée, nous n'étions plus à nous occuper que du nettoyage des pièces qui avaient donné leur plein rendement et du comptage des obus. A la suite de cet épisode, le chef-lieu de Meyis Ada fut transféré dans un village, de l'autre côté de l'île.

Soir d'allégresse

La malheureuse batterie d'obusiers, par suite d'une erreur de son chef présumé, avait perdu toutes ses munitions. L'officier et le soldat turcs, qui étaient les véritables maîtres de cette arme excellente que l'on avait amenée jusqu'à l'ennemi, au prix de tant d'efforts, depuis deux mois, avaient dû se soumettre. Mais leur plus grand encouragement était que cette victoire dont ils avaient été frustrés eût été remportée par d'autres Turcs, leurs frères. Et ils le félicitaient et l'embrassaient avec effusion.

La nuit vint. Les puissantes batteries de la nature entrèrent en jeu. Et ses salves furent suivies par une pluie diluvienne. On eut dit que la nature aussi voulait célébrer notre victoire.

Le 4 janvier 1917, nous saluâmes les premières lueurs de l'aube avec une joie illimitée. Tout était redevenu normal. L'île, où la veille régnait la joie, était plongée dans le silence. Ses deux cheminées et la moitié de ses masts émergeaient hors de l'eau, le *Ben my Cree* dormait son dernier sommeil.

Notre téléphonie commença à fonctionner. Le commandant de l'armée, celui du corps d'armée, mes camarades et amis me transmettaient leurs félicitations. L'orgueilleux préte-soldat, Ezelberg, référant ses nerfs, me serrait la main. Schmidt-Koll et Idmann étaient tout heureux de se sentir déchargés d'une responsabilité écrasante.

De notre côté, nos pertes s'élevaient à un soldat blessé grièvement. (Il mourut ensuite à l'hôpital). Plus de 500 cartouches de la batterie d'obusiers ; nous avions dépensé 600 obus.

(*) — On nous permettra de rectifier un point de détail, d'ailleurs insignifiant : il n'y avait, ce jour-là, qu'un seul torpilleur français ; c'était le « *T 250* ». C'est ce qui explique d'ailleurs qu'il ait pris chasse en même temps que le *Paris II*.

Et c'était tout...

Il était probable, et même certain, qu'après notre succès, l'ennemi aurait procédé à une contre-attaque ou tout au moins aurait accroché ses forces dans l'île. C'est pourquoi nous régumes l'ordre de maintenir nos positions pendant un certain temps encore. Les commandants Schmidt-Koll et Idmann ainsi que d'autres officiers allemands partirent le lendemain pour retourner à Bandirma. Seul Ezelberg et le commandant aviateur Schule demeurèrent parmi nous.

Un hôte encombrant

Jusqu'au 19 janvier, on n'observa aucun mouvement dans l'île. Nous nous limitâmes à prendre de temps à autre sous

**Le commandant d'artillerie en retraite Ertugrul**

notre feu quelques groupes isolés et à couler quelques embarcations qui essaient de quitter le port.

Sur ces entrefaites, le frère du prince régnant de Schwamburg Lippe, qui faisait un long voyage pour des raisons de santé et son aide de camp, le lieutenant d'artillerie lourde Pilart, ayant suivi tout le littoral, en venant d'Adana, arrivèrent par hasard à notre quartier général et furent nos hôtes. Le commandant du Ve C. A. nous avait envoyé une centaine de cartouches pour la batterie d'obusier et 150 projectiles pour ma batterie de montagne, avec ordre d'exécuter le plan primitif de l'attaque de l'île. Ezelberg hâta ses préparatifs de façon à pouvoir exécuter l'opération en présence du commandant.

L'attaque devait se dérouler de la façon suivante : Le 21 janvier, le détachement, composé de la façon que j'ai indiquée, devait s'embarquer à bord des voiliers concentrés à Faktöra, de manière à se trouver devant l'île aux premières lueurs de l'aube. Si, à ce moment, on apercevait des indices d'opposition à nos troupes, notre artillerie serait entrée en action.

Le prince Schaesenburg Lippe, qui était artilleur, voulait se réserver l'honneur de diriger lui-même l'opération et même de commander les 2 batteries. Il était fort ridicule qu'il eut voulu diriger une opération aussi mal conçue et surtout qu'il insistait pour diriger — au moyen d'interprètes, s. v. p. ! — le tir des deux batteries. Mais ni Ezelberg, ni le commandant de la zone, Cemal bey, n'étaient en mesure de faire entendre raison à cet homme nerveux et malade.

**M. ERTUGRUL
(Du « Kurun »)**

LA VIE SPORTIVE**Les courses de canots automobiles à Venise**

Venise 11. — Le 14 et 15 septembre prochain auront lieu ici des concours de canots automobiles.

Le nombre de canots inscrits est tel qu'on n'a jamais enregistré de pareil dans des réunions semblables même dans celles d'Amérique.



Les tours d'horloge sont l'une des particularités caractéristiques de l'Anatolie. Il y en a dans la plupart des villes. Voici celle de Yozgat.

LA VIE LOCALE**LE VILAYET**

Le départ de M. Sözer et Hamit

La nomination de M. Rükneddin Sozer, vali adjoint d'Istanbul, comme vali d'Icel, et son remplacement par M. Hüdai, chef de service au ministère de l'intérieur, ont paru à l'Officiel,

Le vali d'Istanbul, M. Üstündag a donné un banquet au Péra Palace, en l'honneur de M. Rükneddin Sozer et de M. Hämidi, vice-président de la Municipalité, nommé vali de Kocaeli.

Nos nouvelles monnaies d'argent

On a commencé la frappe de la nouvelle monnaie de 25 et 50 piastres. Elle porte, en relief, le buste d'Atatürk avec l'inscription « *Türkiye Cumhuriyeti* ».

Les pièces de 50 piastres pèsent six et celles de 25 piastres, trois grammes.

La protection contre les gaz

Une réunion, à laquelle participaient M. Necmeddin, spécialiste pour les gaz asphyxiants, venu à cet effet d'Ankara, le vali-adjoint, M. İhsan, directeur des services d'extinction, et M. Zeki, directeur des services de l'hygiène de la Municipalité, a été tenue hier en notre ville.

Départ

M. Vehbi, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, est parti hier soir, pour Ankara.

LE PORT**La révision des embarcations**

Depuis hier, on a commencé la révision des motor-boats, allèges, barches attachées au port d'Istanbul. Les propriétaires ont été avisés de se munir auprès des bureaux du fisc de leur quartier, d'un carnet relatif à l'impôt sur les bénéfices et de se présenter à la VIème section de la police.

Le « Dacia » en avarie

A la suite d'une avarie survenue dans sa machinerie entre Le Pirée et Alexandrie, le paquebot du S. M. R., *Dacia*, attendu hier à Istanbul, ne pourra arriver que demain.

L'ENSEIGNEMENT**Les inscriptions dans les Écoles**

Si, à la suite des mesures qui seront prises pour nous caser tous les candidats, les inscriptions aux écoles primaires reviennent aujourd'hui et seront poursuivies jusqu'au 1er octobre 1935. En ce cas, alors que ce sont les enfants nés en 1928 qui ont été admis on englobera également ceux nés en 1929.

JUSTICE**Un débat public**

Le ministre de la Justice a décidé de faire publier, dans les journaux, les projets de loi qu'il va élaborer afin d'ouvrir ainsi un débat public parmi les légitimes.

On tiendra compte ainsi des observations et objections qui auront été soulevées pour modifier les projets s'il y a lieu, avant de les soumettre ensuite au Kamutay.

Parmi les projets de loi en élaboration il y a ceux concernant les avocats, les procureurs et les flagrants-délits.

Dans l'armée**Le général Salih à Ankara**

Le général de division, Salih, commandant du troisième corps d'armée, est parti, hier soir, à destination de la capitale.

Flagrant délit

De petits vols quotidiens étaient commis dans un garage de Maçka. Les montants de ces larcins, pris isolément, étaient peu importants, insignifiants presque. Mais à la longue ils formaient un total impressionnant. On décida d'y mettre un terme.

L'autre nuit, deux agents en均匀 geols du poste de Nisantaş, se dissimulèrent dans la cave du garage. Vers 2 heures, un employé du garage, un certain Ali, se leva et ouvrit le tiroir-caisse avec une clé qu'il avait fait confectionner. A ce moment précis, on lui mit la main au collet.

Il venait de s'approprier de huit livres turques.

Poids et mesures

Le marchand ambulant Burgazlı Alayıtin se prit de querelle avec un de ses collègues, à Mersin. Son adversaire, au combat de la fureur, ne trouva rien autre à lui lancer à la tête... qu'un poids d'un kilo ! Alayıtin a été hospitalisé à Cerrah pasa, dans le coma. Quant à son adversaire irascible et impuissant, son identité n'a pu être établie.

Le Congrès de la Route Londres-Istanbul

Budapest, 11. A. A. — On ouvrit solennellement le Congrès international de la route transcontinentale Londres-Istanbul en présence des délégués de neuf nations, de l'Alliance Internationale du Tourisme et des Sociétés de la Croix-Rouge.

Un démenti

Ankara, 10. A. A. — Certains journaux ayant publié l'information que 61 tanks modernes de fabrication italienne ont été secrètement débarqués au port de Varna, l'ambassadeur d'Italie s'est adressé, par une note verbale, aux bons offices du ministère des Affaires étrangères pour démentir cette information dénuée de tout fondement.

M. Huey Long est décédé

Washington, 11. A. A. — M. Huey Long est décédé ce matin, après 5 transfusions de sang.

Un anniversaire**Feu Hamdi, fondateur du Musée d'Istanbul**

Le 11 septembre 1935, c'est l'anniversaire du jour où il y a 54 ans, feu Hamdi, a été nommé directeur du musée. Il y a de cela deux ans, au cours d'une cérémonie, on avait fleuri sa tombe à Gebze. Or, qui dit Hamdi dit aussi « musée turc ». C'est en conséquence également aujourd'hui l'anniversaire du musée turc.

Pour honorer cette année la mémoire de ce grand homme dont les Turcs doivent être fiers, nous allons donner sa biographie. C'est lui le créateur de notre musée qui, au point de vue de ses richesses, a acquis une réputation mondiale ; c'est à lui que les puissances étrangères, sachant apprécier le savoir, ont décerné des médailles, l'ont nommé membre honoraire de leurs académies et c'est encore lui qui, comme artiste de talent, a peint des toiles reçues dans les plus grands musées de l'Europe.

Il est né à Istanbul, en 1842. C'est le fils du grand vizir Ethem pasa. En 1857, il est allé à Paris où il est resté 14 ans pour faire ses études de droit et de peinture. A son retour, il a été nommé avec feu Mithat pasa, au vilayet de Bagdad, en qualité de directeur des affaires politiques et en 1878, il a été désigné comme délégué turc à l'exposition de Vienne. Pour ses tableaux, il a reçu un diplôme à l'exposition de Rome en 1886, et une médaille du mérite lui était décernée en 1891, à l'exposition des Beaux-Arts de Berlin. Il a reçu des médailles en or en 1893, à l'exposition de Columbia et en 1899, au salon de peinture de Munich. En 1867 et en 1889, il a eu 3 médailles dans les grandes expositions internationales de peinture de Paris et 6 autres aux expositions de Vienne en 1873.

En 1908, à l'occasion de l'inauguration du Friedrich Museum de Berlin, il reçut une médaille. L'empereur Guillaume lui fit cadeau de la médaille que lui avait donnée l'association des œuvres scientifiques de l'Orient. Il a été membre de l'Institut de France ainsi que membre des instituts archéologiques de Berlin, Londres, Vienne, Boston, Philadelphie et Athènes. En 1908, il reçut le titre de Dr. de l'Université d'Oxford, titre que détenait également avec lui M. Bonet, directeur des recherches archéologiques de Rome.

L'Académie des Institutions et Belles-Lettres lui avait décerné une médaille qu'il avait fait frapper pour lui et qui portait l'inscription : « L'Académie des inscriptions et belles lettres. S. E. Hamdi Bey, directeur du musée impérial de Constantinople, 1881-1906. »

Ce sont là, nous semble-t-il des témoignages de la valeur qui lui était attribuée dans les milieux scientifiques de l'Occident.

Quand, le 11 septembre 1881, Hamdi fut possesseur du musée, celui-ci contenait 650 œuvres d'art antique. C'était un travailleur infatigable. La deuxième année de sa direction il avait fondé, à Çankılı Köşk, l'école des Beaux-Arts. Il partit en voyage pour entreprendre des fouilles qui mirent à jour les œuvres si riches qui remplissent aujourd'hui nos musées. Sa première visite a été celle qu'il fit à la tombe du roi Antiochus, sur le Nemrud dag.

De là, à Zincirli, il se mit à découvrir de vrais trésors.

Sa plus grande réussite et que le monde entier a appréciée a été de surveiller les travaux de fouilles entrepris pour la découverte du tombeau dit d'Alexandre, qu'il réussit à détrousser sans aucun dégât et qu'il fit transporter, à bord d'un bateau en voyage pour entreprendre des fouilles qui mirent à jour les œuvres si riches qui remplissent aujourd'hui nos musées. Sa première visite a été celle qu'il fit à la tombe du roi Antiochus, sur le Nemrud dag.

Jusqu'alors, les étrangers faisaient des fouilles et emportaient les trésors qu'ils trouvaient sans même en demander l'autorisation. Hamdi élabora un règlement soumettant à une autorisation préalable les fouilles à entreprendre. En effet, on transporta au Musée d'Istanbul beaucoup d'œuvres anciennes découverte au cours des fouilles qui ont été faites ensuite en Syrie. En 25 ans, il avait doté son pays d'un musée très riche et à l'occasion de

Par Géo DUVIC.

J. Paddok, qui, en réalité s'appelait Onésim Dugomard, lut la carte de visite que venait de lui présenter le vieux garçon de bureau qui était son unique collaborateur rétribué au pourcentage sur les « affaires ».

Cela étant connu, on pouvait déduire, de l'âge et des vêtements également mûrs du garçon de bureau « factotum », que les affaires de l'Agence de police privée J. Paddok étaient peut-être brillantes, mais rares.

Il insiste pour être reçu tout de suite, marmonna le vieux en s'asseyant sur le bord de l'unique fauteuil dont il redoutait la fragilité.

— C'est ennuyeux ! répliqua J. Paddok, qui n'était pas, lui non plus, de la plus tendre jeunesse.

Il relut à haute voix ce qui était gravé sur le bristol de luxe :

S. NYCK, Industriel

27, rue du Buil, Passy.

— Ennuyeux ! répéta J. Paddok.

— Mais il insiste, fit le garçon de bureau.

Il ajouta :

— D'ailleurs, cela te permettra peut-être de « nous » offrir quelques petites choses. Par exemple, un déjeuner ailleurs qu'au prix fixe...

— C'est que j'ai rendez-vous à 5 heures et il est en quatre.

— Un rendez-vous d'amour, ricana le vieux. A ton âge, s'amouracher d'une jeuneuse, de dépenser pour elle toute notre argent... Car enfin, chaque soir vous allez tous deux au restaurant...

— Silence ! clama J. Paddok en écrasant d'un coup de la cocotte en papier à laquelle il travaillait depuis le début de l'après-midi. Qui est J. Paddok ? Est-ce moi à toi ?

— C'est toi, Onésime, mais je suis, moi, « Et Cie ». Or, je te le répète, le « Et Cie » voudrait bien déjeuner.

Lorsque le visiteur fit son entrée, J. Paddok, armé d'une énorme loupe, examinait avec un sang-froid remarquable une semelle de soulier de laquelle il semblait vouloir arracher une émince tragique. Sans cesser le manège, il pria le visiteur de s'assoir, en épant les craquelures du fauteuil, ainsi sollicité de ne pas s'écouler cette fois encore. Puis il dit, pensant enfin sa loupe :

— Je vous écoute, monsieur.

— Monsieur, commença l'industriel de mise élégante et apparemment très aisné, je viens à vous en pleine confiance et l'affaire que je vous demande d'éclaircir, étant d'ordre intime, c'est la raison pour laquelle, de préférence, j'ai voulu m'adresser à une agence...

— Peu connue coupa J. Paddok.

— Précisément, bien que tu t'aient... enfin, vous comprenez.

— Parfaitement. De quoi s'agit-il ?

— D'un vol. Une épingle de cravate de grande valeur, dont voici la photographie, m'a été volée cette nuit. Or, précisément, cette nuit j'étais à l'hôtel, en compagnie d'une jeune amie... de rencontre, dont j'ignore à peu près tout, bien entendu. Je la soupçonne, sans rien affirmer.

« D'autre part, peut-être n'est-ce, de sa part, qu'un vertige passager. Je ne porte pas plainte. Il me suffirait de retrouver mon bijou, et, mon Dieu... la femme aussi, car elle est très agréable. Je me moquerai de cette épingle, malgré sa grande valeur, si ce n'était un souvenir de famille. Avec ces faibles indications, pourrez-vous quelque chose ?

— C'est mon métier, répliqua J. Paddok, très digne. Ce sera mille francs... Et comme le volé sortit une liasse de billets, J. Paddok ajouta :

— Mille francs de provision, bien entendu.

— Bien entendu, répéta M. S. Nyck. Dix mille francs pour vous, si l'épingle est restituée ; quinze, si la dame consent à oublier qu'elle m'a dérobé ce bijou et me revient aussi...

Le volé parti, J. Paddok appela son « limier » et lui expliqua que l'affaire ne rapporterait, sans doute, que les mille francs versés, mais que c'était déjà insuffisant.

Il ajouta :

— Maintenant, va faire la monnaie. Je te laisserai 100 francs, car tu le sais, je dois aller à mon rendez-vous.

Le vieux garçon de bureau était parti depuis quelques minutes, lorsqu'un jeune homme entra dans le bureau de J. Paddok sans avoir frappé. Il s'excusa :

— J'ai été débordé dans l'antichambre. Personne n'étant venu, je me suis permis d'entrer. Il s'agit d'une affaire urgente.

Mille francs pour vous, si vous retrouvez une jeune femme...

— Qui vous a volé ? coupa J. Paddok intéressé.

— Oui, qui m'a volé mon cœur, Fiez-vous que je la suivais dans la rue. Je ne sais rien d'elle sinon que je l'aime et si...

— Ah ça ! s'exclama J. Paddok, comment voulez-vous que je la retrouve ?

Evidemment, ce serait impossible, même pour un détective ayant votre vaillance, mais précisément, j'ai perdu cette femme pour ramasser une enveloppe sans adresse de Pétra, Istiklal Cadd. 247, Ali Namik Han, Tél. P. 1046.

Succursale d'Izmir

Location de coffres-forts à Pétra, Galata Istanbul.

SERVICE TRAVELLER'S CHEQUES

pendant, une chose l'étonnait.

— Comment avez-vous eu l'idée, demanda-t-il de vous adresser à mon agence ?

— C'est très simple, en vérité. En même temps que cette enveloppe, la belle inconnue a laissé tomber également ce petit carré de carton qui porte un numéro, le N° 3 et un nom, J. Paddok. J'ai regardé dans le Bottin. Un seul Paddok, et quelle chance pour moi, ce Paddok est détective.

— Ciel ! gémit le détective, mais, récupérez son sang-froid professionnel, il ajouta :

— Je crois, en effet, que c'est là une indication. Permettez que je lise cette lettre.

En termes flamboyants, la dame supplia un amant jeune et beau d'accepter l'épingle de cravate, modeste preuve de son amour. C'était signé « Ta Loulotte ».

J. Paddok se prit le front entre les mains et le client respecta ce silence méditatif.

— Monsieur, dit enfin le « détective » : cela vous coûtera cinq mille francs ; mais, il est actuellement 4 heures 30... A 5 heures 10, exactement, vous serez dans les bras de cette... enfin de cette femme.

— Ce n'est pas possible ! Vous êtes sûrs...

— Certain. Laissez-moi cette épingle, cette lettre et ce carton. Prenez un taxi qui vous déposera à l'angle de la rue Mogador et de la rue Saint-Lazare. A 5 heures 10, vous y trouverez Loulotte, je veux dire la femme de vos rêves.

— Mais comment l'aborder, la convaincre... expliquer...

J. Paddok prit un temps, considéra le carton qui portait son nom et le n° 3 déclara :

— Vous direz à cette dame ceci, également : « Le monsieur qui, au restaurant, a pour rond de serviette le n° 3 vous prie de me faire bon accueil et vous fait dire que si la lettre ne sera pas remise à celui auquel vous la destinez, faites-lui addresser, l'épingle de cravate le sera à M. S. Nyck, auquel elle appartient. »

— Mais vous êtes un génie, monsieur J. Paddok !

— Oh ! fit modestement le détective, simple affaire d'habitude !

Lorsque le vieux garçon revint avec la monnaie, il vit, épargné sur le bureau, les billets de mille et aperçut l'épingle de cravate, dont l'énorme brillant étincelait.

— Comment ? Tu as déjà trouvé l'épingle, Onésime !

— Tu vois, fit calmement le « limier ».

— Moi qui doutais de ton génie... C'est extraordinaire. Je comprends maintenant pourquoi, à ton âge, une gamine de vingt ans peut t'aimer... A propos, n'oublie pas ton rendez-vous... Il est 4 heures 30.

— Peuh ! fit J. Paddok, en haussant les épaules et en déchirant le carton portant le n° 3. Je crois que je vais changer d'amie et de restaurant.

— Peu connue coupa J. Paddok.

— Précisément, bien que tu t'aient... enfin, vous comprenez.

— Parfaitement. De quoi s'agit-il ?

— D'un vol. Une épingle de cravate de grande valeur, dont voici la photographie, m'a été volée cette nuit. Or, précisément, cette nuit j'étais à l'hôtel, en compagnie d'une jeune amie... de rencontre, dont j'ignore à peu près tout, bien entendu. Je la soupçonne, sans rien affirmer.

— D'autre part, peut-être n'est-ce, de sa part, qu'un vertige passager. Je ne porte pas plainte. Il me suffirait de retrouver mon bijou, et, mon Dieu... la femme aussi, car elle est très agréable. Je me moquerai de cette épingle, malgré sa grande valeur, si ce n'était un souvenir de famille. Avec ces faibles indications, pourrez-vous quelque chose ?

— C'est mon métier, répliqua J. Paddok, très digne. Ce sera mille francs... Et comme le volé sortit une liasse de billets, J. Paddok ajouta :

— Mille francs de provision, bien entendu.

— Bien entendu, répéta M. S. Nyck. Dix mille francs pour vous, si l'épingle est restituée ; quinze, si la dame consent à oublier qu'elle m'a dérobé ce bijou et me revient aussi...

Le volé parti, J. Paddok appela son « limier » et lui expliqua que l'affaire ne rapporterait, sans doute, que les mille francs versés, mais que c'était déjà insuffisant.

Il ajouta :

— Maintenant, va faire la monnaie. Je te laisserai 100 francs, car tu le sais, je dois aller à mon rendez-vous.

Le vieux garçon de bureau était parti depuis quelques minutes, lorsqu'un jeune homme entra dans le bureau de J. Paddok sans avoir frappé. Il s'excusa :

— J'ai été débordé dans l'antichambre. Personne n'étant venu, je me suis permis d'entrer. Il s'agit d'une affaire urgente.

Mille francs pour vous, si vous retrouvez une jeune femme...

— Qui vous a volé ? coupa J. Paddok intéressé.

— Oui, qui m'a volé mon cœur, Fiez-vous que je la suivais dans la rue. Je ne sais rien d'elle sinon que je l'aime et si...

— Ah ça ! s'exclama J. Paddok, comment voulez-vous que je la retrouve ?

Evidemment, ce serait impossible, même pour un détective ayant votre vaillance, mais précisément, j'ai perdu cette femme pour ramasser une enveloppe sans adresse de Pétra, Istiklal Cadd. 247, Ali Namik Han, Tél. P. 1046.

Succursale d'Izmir

Location de coffres-forts à Pétra, Galata Istanbul.

SERVICE TRAVELLER'S CHEQUES

Vie économique et Financière

L'excellente situation de notre marché des figues et des raisins

cidé de procéder immédiatement sur le marché à des achats importants de raisins.

Toutes ces mesures ont amené une hausse de 30 para sur chaque catégorie de raisins, et le record a été atteint au cours de la saison présente par la vente de 10.000 sacs de ce produit. Les ventes de l'année dernière, entre le début de la saison et la semaine qui court avaient été de 48.000 sacs. Elles ont, cette année, dépassé 54.000 sacs pour la même période.

Des mesures encore plus radicales seront prises par le ministère de l'Economie, et le problème sera ainsi résolu d'une façon définitive.

Notre traité de commerce avec la Hongrie

Le délai du traité de commerce turco-hongrois a été prolongé à nouveau d'un mois jusqu'au 1er octobre 1935.

Exportations de sel à destination du Japon

Diverses firmes japonaises ayant manifesté le désir de nous acheter du sel, le Türkofis et l'administration des monopoles leur ont promis de leur accorder de grandes facilités à cet égard.

Les expéditions de légumes frais par avion

Des décisions ont été prises dans une réunion à la Chambre de Commerce d'Istanbul en ce qui concerne le transfert en Europe Centrale par avion de nos légumes et fruits frais.

Adjudications, ventes et achats des départements officiels

Suivant cahier des charges, dont les dispositions précédentes ont été modifiées et que l'on peut se procurer moyennant 7 Ltqs. et 36 piastres, les fabricques militaires mettent en adjudication pour le 25 septembre 1935, les travaux de construction d'une bâtie à Kirkdale, au prix de Ltqs. 147.094.

La commission des achats de l'Ecole d'agriculture d'Istanbul, met en adjudication pour le 17 courant, la fourniture des articles ci-après :

50 tonnes de coke à Ltqs. 20 ; 200 « cekis » de bois à 250 piastres ; 3.000 kilos de charbon de bois, à 3 piastres 1/2.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-après :

1.125 tonnes de charbon à 17 Ltqs. ; 1.172 tonnes de coke à Ltqs. 19 ; 1.366 « cekis » de bois à 250 piastres ; 22.000 kilos de charbon de bois à 3 1/2 piastres.

La commission des achats de l'Université met en adjudication pour le 17 septembre 1935, la fourniture des articles ci-ap

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

Disette de fourrages

« Cette année — rappelle M. Asim Us dans le *Kurun*, au début de l'été, on peut redouter la sécheresse. Grâce à Dieu, nous en fûmes quitte pour l'émotion. Il n'y a pas eu disette de blé et le pays pourra se suffire avec sa propre récolte. Seulement, en Anatolie Centrale (dans les parages de Kastamonu, Boyabat, Tas kopri et jusqu'à Sinop) quoique les épis aient pu pousser grâce à la fraîcheur des vents du Nord, ils ne sont guère développés en hauteur, et il y a, de ce fait, disette de paille.

Cette disette de fourrages a revêtu le caractère d'un danger pour tout l'élevage Anatolien. Ceux qui ont 10 animaux pourront à peine en nourrir cinq cet hiver. C'est pourquoi, dans les régions touchées par cette disette de fourrages les propriétaires du bétail invoquent l'aide du gouvernement.

Comment ce secours pourra-t-il s'exercer et à la faveur de quelles mesures ? Si les crédits prévus à cet effet au budget du ministère de l'Agriculture sont suffisants, la question est facile à régler. En cas contraire, on pourra demander quelques crédits à la G. A. N. lors de l'ouverture de sa session, en octobre prochain. On peut établir également, par l'entremise des vali, kaymakam, directeurs de nahiye quelles sont les régions de l'Anatolie Centrale où l'on manque de fourrages et la quantité dont on a besoin. Enfin, il faudra réduire les tarifs des transports sur le fourrage afin de pouvoir en prélever là où ils sont abondants pour les envoyer là où on en manque.

En Thrace, la paille et le foin abondent. Il y en a aussi dans les régions de Gemlik, Bandirma et Bursa en quantité suffisante pour assurer les besoins de l'Anatolie Centrale. En somme, l'aide du gouvernement devra consister surtout à assurer ces transports et cette répartition satisfaisante des fourrages.

N'oublions pas que, par cette aide, nous sauverons des centaines de têtes de bétail. Si le gouvernement s'intéresse quelque peu à cette question, il aura rendu un grand service au pays. »

Une nouvelle ère pour notre aviation

A propos du périple aérien du territoire turc qui commence ce matin, M. Abdiddin Daver rappelle, dans le *Cumhuriyet et La République* que les aviateurs militaires turcs ont déjà effectué, il y a quelque temps, un tour de Turquie ils ont même poussé jusqu'à Moscou. Cependant, le tour qui commence aujourd'hui n'est pas effectué, comme le précédent, par quelques avions seulement, mais par plusieurs escadrilles à la fois. En outre, il ne s'agit plus de faire une simple tournée, mais d'accomplir une randonnée aérienne ayant le caractère d'un intéressant concours. C'est la première démonstration de ce genre entreprise par nos aviateurs.

« Ainsi que nous le soulignons avec instance à chaque occasion — continue notre confrère — il faut que notre aviation s'élève au niveau de celle des pays de l'Occident et il importe, pour cela, que nous éveillions et entreprenions également chez nous le même intérêt et le même culte pour cette branche. C'est grâce à l'enthousiasme que nous éprouvons pour les choses aériennes que les délégués du Président du Conseil, M. İsmet İnönü, et de ceux qui se passionnent pour l'aviation, pourront se réaliser en nous suivant les succès requis.

Tous les coeurs turcs ont battu à l'unisson durant de longues années dans l'ardent désir de renforcer notre flotte de guerre et cet état n'a pu, par conséquent, s'extirper aujourd'hui. C'est cet état pour l'aviation que nous devons ramener tous aujourd'hui. Or, cet état et cet enthousiasme ne peuvent être créés et entretenus qu'au moyen de manifestations — comme celles du Tour de Turquie qui vient d'être organisé — et de fréquentes fêtes aériennes, se poursuivant jour et nuit à l'instar de ce qui se

dérange à changer la forme de l'Etat est chose néfaste. Cela empêche tout d'abord de vivre et de travailler dans la paix et le calme. En outre, au milieu de la situation internationale, confuse d'aujourd'hui, la Grèce est tenue de chercher des appuis à l'étranger. Or, au milieu du trouble universel, les Balkans se distinguent par le calme qui y règne. Cet équilibre est garanti par le sang-froid, la force et la mesure du gouvernement turc.

Au cas où surgirait tout élément désireux de pêcher en eau trouble, dans les Balkans, il suffirait du calme et de la prudence du gouvernement turc pour que les audacieux, comme ce fut le cas lors de la dernière révolution hellénique, s'arrêtent.

Seulement, les Hellènes aussi sont tenus d'accomplir le devoir qui leur incombe à cet effet. Mettre ordre à leurs affaires intérieures est devenu pour eux un grand devoir patriotique. On ne saurait sacrifier toute la Grèce pour un roi. La nation grecque doit faire triompher les intérêts vitaux de la collectivité au-dessus des oppositions et des intérêts individuels. Ceci est aussi nécessaire pour son propre salut que pour le salut et la paix des Balkans. »

Les éditoriaux de l'*« ULUS »*

Dans l'Est

Après notre président du conseil, plusieurs de ses camarades du gouvernement sont parti pour l'Est. La première caractéristique devant différencier le régime républicain avec les anciens régimes doit être le refus d'admettre qu'aucune partie du pays ni aucun groupe de compatriotes soient arrêtés ou abandonnés et l'emprisonnement à faire siens les douleurs de la patrie et de la nation.

Nous n'appliquons pas dans le pays une politique d'assuppétissement et d'oppression au profit d'une classe ; nous appliquons une politique largement nationale et consciente de ses responsabilités. Nul ne peut exiger d'enous l'impossible. Mais nous sommes tenus d'assurer à chacun et en chaque endroit, dans la mesure de nos moyens, un certain développement ; de mener sur l'échelle populaire la lutte pour la civilisation et la prospérité.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour toutes les professions ?

Il y a deux méthodes : l'une consiste à invoquer les possibilités du budget et des ressources existantes pour ne rien faire ou faire fort peu de chose et présenter cela comme tout naturel ; l'autre est de ne songer qu'aux choses nécessaires, à les entreprendre et à trouver les voies et les moyens voulus pour les mener à bien.

Les lois que nous avons élaborées, depuis des années, en ayant en vue nos propres conditions, ont préparé la possibilité à nos dirigeants grands et petits, de créer, de rechercher et de procurer des services. Voyez la loi sur les villages : ce qu'elle attend, ce n'est pas beaucoup d'argent, ce sont des hommes forts, sachant et aimant travailler ! Les mouvements de relèvement que vous constatez dans toutes les parties de l'Anatolie, l'absence de mouvement que vous remarquez ailleurs, ne peuvent s'expliquer par la conception de l'argent, mais par l'amour et la connaissance du travail. Si les canaux, dans la plaine d'Antalya, n'avaient attendu l'aide que du seul budget des travaux publics, pendant de longues années encore, ces plaines n'auraient pas été débarrassées de la malaria et n'auraient pas bénéficié des bienfaits de l'irrigation. Là où il n'y a pas de travail, avant de songer à l'argent, il faut songer aux hommes ; il faut compléter le cadre des serviteurs de la République, jeunes courageux, infatigables.

Ne pas s'éloigner des ports et des voies ferrées est devenu une maladie chez beaucoup de nos jeunes gens. Comme c'est le cas dans l'armée, servir dans les provinces de l'est et non seulement servir, mais entreprendre et réaliser des travaux, dans tous les domaines de l'activité de l'Etat, doit être une condition du projet et du développement du pays.

Nous savons tous que nos attachés militaires se trouvent dans les plus belles villes d'Occident accueillent avec joie la nomination qui les appelle au commandement d'un régiment dans la ville la plus lointaine de l'Anatolie. Parce que chez ces jeunes gens toute conception de progrès est liée étroitement à la conception de servir.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour toutes les professions ?

F.RATAY

Nous prions nos correspondants éventuels de n'écrire que sur un seul côté de la feuille.

FLIT n'étourdit pas il TUE!



Tuez les Fourmis.

Avez-vous déjà essayé de tuer les fourmis avec un insecticide quelconque ? — Si oui, vous avez constaté son impuissance. Les fourmis s'en moquent : elles continuent à infester votre cuisine et à salir vos aliments. Pour en venir à bout, exigez du FLIT. FLIT tue vraiment les insectes... et pour toujours ! Ne tache pas. Nouveau parfum agréable. Exigez le bidon jaune à bande noire et soldat. Prix avantageux.

Dépôt Gén. : I. CRESPIN, Istanbul, Galata, Voyoda Han 1

LA BOURSE

Istanbul 9 Septembre 1935

(Cours de clôture)

EMPRUNTS	OBLIGATIONS
Intérieur 94.25	Quais 10.25
Ergani 1933 95.—	B. Représentatif 45.40
Unitore I 27.95	Anadolü I-II 45.75
II 26.20	Anadolü III 46.25
III 26.70	

ACTIONS

De la R. T.	58.50	Téléphone	13.—
İş Bank, Nomi.	9.50	Bomonti	—
Au porteur	9.50	Dereos	17.—
Porteur de fonds 90.—	Cimento	12.35	
Tramway	30.50	İttihat day.	9.50
Anadolü	25.—	Sark day.	0.95
Sirket-Hayriye	15.50	Balı-Karaçidin	1.55
Régio	2.30	Droguerie Cent.	4.65

CHEQUES

Paris	12.03.50	Prague	19.16.8
Londres	621.75	Vienne	4.20.12
New-York	79.30.25	Madrid	5.80.25
Bruxelles	47.15.0	Berlin	01.97.12
Milan	9.22.94	Belgrade	34.96.33
Athènes	837.15.0	Varsovie	4.21.—
Genève	2.43.83	Budapest	4.51.40
Amsterdam	1.17.32	Bucarest	63.77.55
Sofia	63.46.—	Moscou	10.98.—

DEVISES (Ventes)

last.	Psts.
20 F français	165.—
1 Sterling	618.—
1 Dollar	24.—
20 iars	192.—
20 F Belges	81.—
20 Dranmas	24.—
20 F Suisses	816.—
20 Liras	24.—
20 G. Teléques	94.—
1 Florin	80.—

Psts.

1 Schilling A.	22.—
1 P.-ota	25.—
1 Mark	38.—
1 Zloty	23.50
20 Leis	16.—
20 Dinars	56.—
1 Teh-novitch	31.—
1 Lit. Or	9.32
1 Mejidie	0.53
Banknote	2.25

Clôture du 7 Septembre

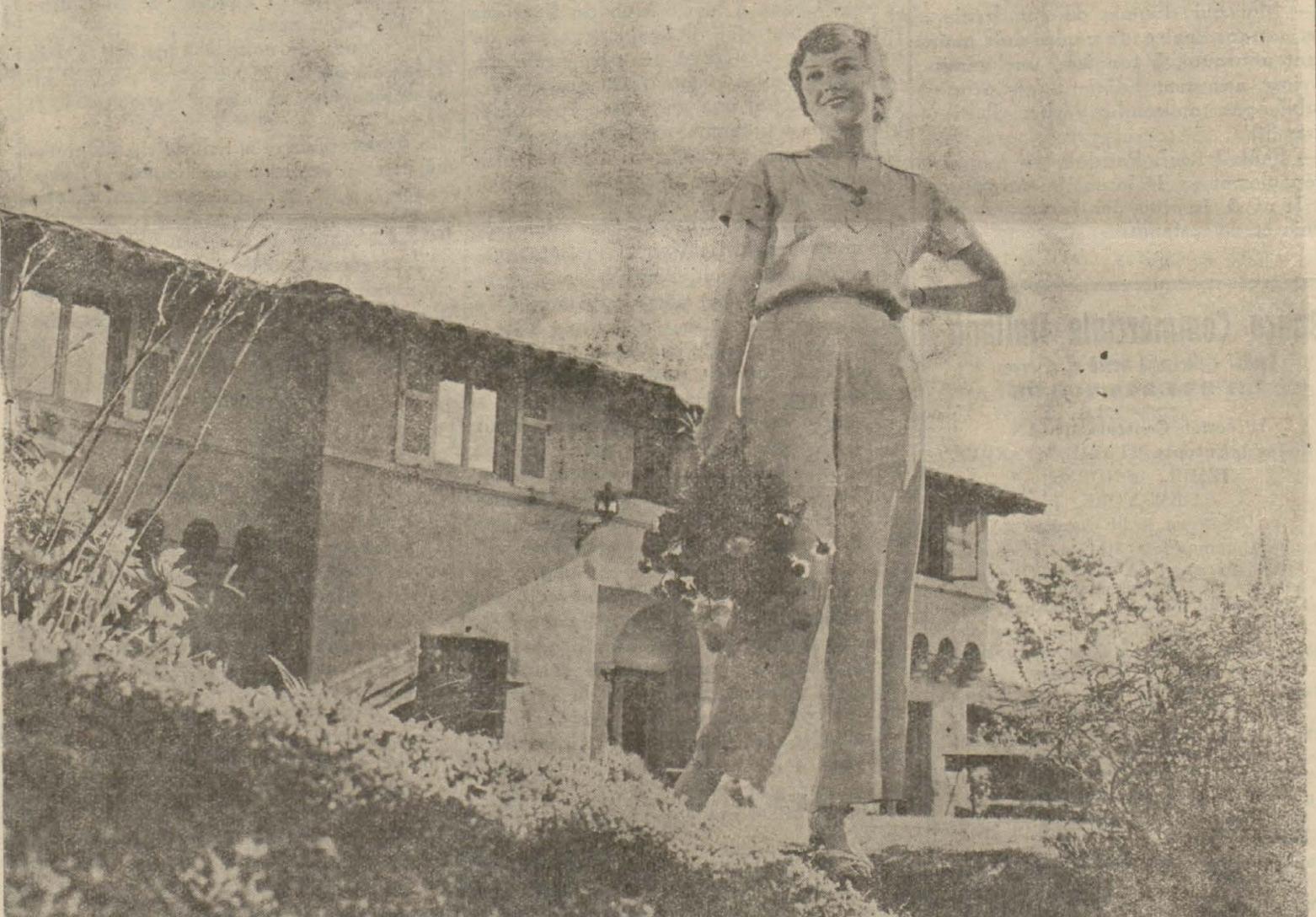
BOURSE DE PARIS

Turc 7 12 1935

Banque Ottomane

306.—

268.—



Myrna Loy, la « Star » à la mode à Hollywood, devant son cottage. — Elle proclame qu'elle n'aime pas le cinéma et qu'elle lui préfère la vie du foyer.

FEUILLETON DU BEYOGLU N° 24

LA VERGE D'AARON

Par D. H. Lawrence

Traduit de l'anglais par ROGER CORNAZ

CHAPITRE XI

ENCORE LA STATUE DE SEL

Il regarda le ciel et remercia l'univers qui lui accordait le bienfait d'être seul dans l'univers. Etre seul, être soi-même, n'est pas être forcé, comme par un viol, à quelque chose qui n'est pas soi-même, y avait-il rien de meilleur ? Il pensa à Lot et comprit combien elle était plus vraiment elle-même dans la solitude sans aucun homme pour la déformer. Et il fut reconnaissant qu'elle et lui fussent séparés. Des scènes comme celle qui venait d'avoir lieu étaient trop laides, trop irréelles.

Quant à des unions futures, il était trop tôt pour y penser. Il fallait d'abord une division nette et complète ; il fallait d'abord être parfaitement seul. C'était l'unique chemin vers un unisson final et des commentaires mordants et spirituels

aux autres hommes qui l'entouraient — car il y avait naturellement une audience trop étroit ? dit-elle en se tournant de l'autour d'elle — elle frappa vivement le flûtiste. C'était donc là la mariée du monde ! Sa voix sortait, étrange et rauque de la fumée des cigarettes. Pourtant elle plaisait à Aaron ; il aimait son audace d'aventurière mondaine. Il y avait en lui une touche de la même qualité.

— Vous aimez jouer ? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit-il avec cette ombre d'ironie qui jouait comme un sourire sur son visage.

— Vous « vivez pour votre art » ?

— C'est mon art qui me fait vivre.

— Mais ce n'est vraiment pas ainsi que vous le prenez ?

Il l'examinait ; et elle l'examinait par-dessus sa cigarette.

— Je n'y pense pas, dit-il.

— Sans doute. Vous ne jouerez pas si bien si vous y pensez. Vous avez bien de la chance, vous savez, de pouvoir vous déverser ainsi dans votre flûte.

— Vous croyez que je coule facilement ? dit-il en r